



Le confesseur du dernier Habsbourg et les « nouveaux païens » allemands: A propos de Wilhelm Schmidt

Author(s): Edouard Conte

Source: *Ethnologie française*, Avril - Juin 1988, nouvelle serie, T. 18, No. 2, Ethnologie et racismes (Avril - Juin 1988), pp. 120-130

Published by: Presses Universitaires de France

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/40989037>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



Presses Universitaires de France is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Ethnologie française*

JSTOR

Le confesseur du dernier Habsbourg et les « nouveaux païens » allemands

A propos de Wilhelm Schmidt

Edouard Conte
CNRS

« *Le groupe de travail m'a chargé de dire ici que nous ne pourrions éviter en Autriche d'arriver à un règlement de la question juive et que si l'on manquait de le faire, on s'exposerait au danger de la voir régler plus tard d'une manière violente qui ne serait ni à l'avantage du peuple austro-allemand, ni à celui du peuple juif¹* ».

Déclaration de Wilhelm Schmidt devant l'assemblée des dirigeants de l'Action catholique à Vienne, décembre 1933 (cf. Schmidt 1934b).

En Allemagne et en Autriche, comme du reste en France, les rapports historiques entre le développement des recherches ethnologiques et l'émergence des fascismes n'ont pas encore fait l'objet d'une analyse systématique. Dans les pays germanophones, cependant, l'histoire de la *Volkskunde* (l'ethnologie des peuples de langue allemande) suscite un intérêt considérable si l'on en juge par la qualité des débats lors du colloque qui s'est tenu à l'université de Munich en octobre 1986 sur le thème « *Volkskunde* et national-socialisme » (cf. Gerndt 1987). Toutefois, l'on remarque encore peu d'empressement à reconsidérer la pratique ethnologique d'avant 1945 dans le cadre de la *Volkskunde* (l'ethnologie des peuples d'outre-mer). Deux générations après la fin de la seconde guerre mondiale, il devient très difficile de recueillir des témoignages oraux auprès de chercheurs plus âgés. Heureusement, les documents d'archives et publications susceptibles d'éclairer l'histoire de la discipline sont plus abondants qu'on n'aurait pu le croire.

Les douze années du régime nazi constituent l'aboutissement d'un processus historique qui plonge ses racines dans le XIX^e siècle. On a parfois tendance à attribuer à la période fasciste austro-allemande un statut historique aberrant : ce fai-

sant, il est aisé de légitimer le silence sur le devenir de certaines sciences sous la monarchie, la république et le *Reich* hitlérien. Il est donc important de situer l'étude des rapports entre ethnologie et fascisme dans un cadre chronologique adéquat pour percevoir certaines continuités et ruptures dans l'histoire des idées et des institutions universitaires.

Il s'est établi au XIX^e siècle une imbrication étroite entre l'antisémitisme manifeste chez certains représentants de la *Volkskunde* et la systématisation de leurs préjugés racistes à l'encontre de peuples non européens. Cette tendance se reflète dans une différenciation qualitative, souvent posée comme naturelle, entre ceux que le chercheur reconnaît comme des égaux au sein de son propre peuple (*die Gleichartigen*) et l'allogène (*der Andersartige*), qu'il soit européen ou non européen. L'image négative du Juif, l'autre chez soi, a pu conditionner à certains égards les perceptions ethnologiques du colonisé, l'autre (plus tout à fait) chez lui, tout en légitimant l'expansion impériale européenne. Les qualités relatives reconnues à certains peuples africains pouvaient, à leur tour, être invoquées pour renforcer les préjugés à l'égard des Juifs européens. L'analyse de ces différentes formes de racisme exige d'étudier, cas par cas, les visions inégalitaires que bien des ethnologues de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle avaient de leur société d'origine. S'il n'y a, en général, rien de spécifiquement fasciste dans ces conceptions, il ne peut non plus y avoir de fascisme sans qu'une vision hiérarchique de l'humanité, postulant une division « raciale » et culturelle irréductible entre peuples, n'acquière force de dogme et de loi. Consciemment ou non, plus d'un chercheur a porté sa caution à de tels processus. Nous nous proposons ici de l'illustrer à travers l'œuvre d'un seul ethnologue, le Père Wilhelm Schmidt (1868-1954). Ce choix ne suppose aucune volonté d'imputer à une seule personne ou nation certaines pratiques ethnologiques qui, du point de vue de l'histoire de la discipline, ne pourront s'élucider pleinement que dans une perspective comparative et européenne.

Wilhelm Schmidt et la théorie du monothéisme originel

La représentation évolutionniste de l'origine de l'espèce humaine comme résultat d'un développement biologique à très long terme a remis en question la croyance qui attribue la création de l'homme à un acte unique de l'Être suprême. La théorie darwinienne a ainsi bouleversé le fondement d'une vision chrétienne de l'histoire alors encore très répandue en Europe. Il était désormais impossible d'interpréter la formation de la culture occidentale à la lumière d'un mythe d'origine unique. Le Père Wilhelm Schmidt, animateur au début du siècle de l'école ethnologique historico-culturelle et diffusionniste dite de Vienne, était pleinement conscient de l'impact de cette rupture dans la tradition relative aux origines sur les rapports entre religion et science. Il évite habilement de se prononcer sur la création de l'espèce (Schmidt 1911), attestée selon lui par la révélation mais non directement accessible à l'investigation scientifique. Au contraire, il a cherché à centrer le débat ethnologique sur le « stade originel » (*Urustufe*) (Schmidt 1930 a : 231) des sociétés humaines. Il estimait possible de reconstituer cette étape dans une perspective presque géologique grâce à la collaboration de la préhistoire et du diffusionnisme culturel.

Schmidt (1930 a : 244-253) croyait que les « cultures originelles » connaissaient l'existence d'un dieu unique ou suprême (*Hochgott*) par la révélation originelle directe (*Uroffenbarung*). La « chute » de cultures postérieures vers le polythéisme représentait ainsi une dégénérescence du « monothéisme originel » (*Urmonotheismus*) (*ibid.* : 250, par. 2 et 1912a). Par ce biais, le Père, s'inspirant sans doute de Pictet (1877), contourne le débat entre partisans de la « monogénèse » et de la « polygénèse ». Il accepte, foi oblige, que l'unicité de la création implique une unité de principe de l'espèce humaine. L'appréciation très personnelle du degré de monothéisme de chaque culture légitime, cependant, dans cette perspective comparative et historique, une hiérarchisation morale des sociétés contemporaines.

La théorie du « monothéisme originel », lorsqu'on ne l'ignore pas, tend aujourd'hui à provoquer quelques sourires ironiques. Elle a cependant constitué une des ripostes les plus cohérentes à l'évolutionnisme et a eu des répercussions bien au-delà des milieux spécialisés. Cela apparaît clairement lorsqu'on met en parallèle les écrits scientifiques et politiques de Schmidt qui précisent

ses opinions sur les différences culturelles entre les peuples africains et germanophones. L'œuvre de ce prosélyte relève, à notre avis, non pas de la métaphysique mais d'une anthropologie coloniale à visées éminemment pratiques.

Wilhelm Schmidt était originaire de la province de Westphalie, largement catholique. Entre 1895 et 1938, il vécut surtout à Mödling près de Vienne, où, dans le cadre de l'école de son ordre, la *Societas Verbi Divinis*, il se consacra à la formation de missionnaires. Également professeur d'ethnologie à l'Université de Vienne, il fonde en 1906 la revue *Anthropos*. Le Père était très lié à la maison de Habsbourg : confesseur du dernier empereur d'Autriche, Charles I^{er}, il resta fidèle, même après la chute de la monarchie danubienne, à l'idéal d'un empire pangermanique et chrétien où le catholicisme atteindrait son plein rayonnement socio-politique (cf. Bornemann 1982).

Schmidt et les cultures africaines

L'intérêt de Schmidt pour les peuples d'Afrique était inégal :

1. Il a attribué un rôle particulier aux pygmées dans l'histoire de la civilisation. Sur la page de garde de son ouvrage *La Position des peuples de pygmées dans l'histoire du développement de l'humanité* (Schmidt 1910a), on lit : « Je dédie à ma chère mère ce livre sur les peuples de l'enfance de l'humanité ». En dépit de leur apparente primitivité, qui se manifestait notamment dans le domaine de la technologie, les « petits hommes » d'Afrique, d'Australie et d'Asie perpétueraient par leur attachement supposé à la monogamie (Schmidt 1923 : 1013) et par leur probité une louable moralité, susceptible de servir d'exemple aux secteurs jugés dévoyés de la « culture supérieure » (*Hochkultur*) occidentale. La vision religieuse fondamentalement monothéiste des pygmées était interprétée, en raison du grand « âge ethnologique » qu'on leur attribuait, comme une preuve tangible de la justesse de la théorie du « monothéisme originel ». Les sociétés de pygmées étaient posées comme autant de témoignages vivants de l'aube de l'humanité, de la période immédiatement postérieure à la « révélation originelle ».

2. Les peuples « hamitiques » du nord-ouest de l'Afrique relevaient chez Schmidt du cercle cultu-

rel de droit agnatique des éleveurs de bovins (*Kulturkreis der vaterrechtlichen Herdenviehzüchter*), c'est-à-dire des peuples de dominateurs, fondateurs d'Etats (*staatsbildende Herrschervölker*). La comparaison détaillée des représentations religieuses des peuples « hamitiques » et « hamitoïdes » permet au Père d'établir une hiérarchie régionale des cultures. Les critères en sont la fidélité relative à l'idéal monothéiste, et le niveau relatif de moralité, évalué en fonction de catégories d'inspiration chrétienne retenues par Schmidt lui-même (1940b). Les populations *galla* (c'est-à-dire *oromò*) sont décrites comme les « plus purs » des « Hamites », car elles seraient restées les plus fidèles à leur héritage sémitique. Pour un peuple africain, de telles origines dénoteraient une dignité culturelle toute particulière. Par un curieux renversement, elles acquièrent une valeur contraire lorsqu'on les décèle chez les Européens.

3. Les « tribus nègres » du reste de l'Afrique seraient caractérisées par une tradition polythéiste. Elles n'auraient fondé ni peuples, ni Etats et appartiendraient au cercle culturel agraire de droit utérin (*mutterrechtlich-agrarischer Kulturkreis*). Le Père, dont la productivité est par ailleurs étonnante, n'a consacré que peu de place dans son œuvre aux populations ainsi classées.

Les travaux ethnologiques de Schmidt ne sont pas émaillés de remarques racistes grossières comme le sont ceux de son contemporain, le « jeune Frobenius » (cf Conte 1988). Quelles que soient les objections théoriques ou problèmes d'interprétation ethnographique que suscitent les œuvres scientifiques du fondateur de l'école de Vienne, elles témoignent de lectures étendues et d'une solide capacité de synthèse. Elles sont généralement d'un ton mesuré, mais attestent une perception des cultures africaines fondée sur des jugements d'ordre moral. Ce comportement paternaliste à l'égard de peuples extra-européens n'appartenant pas aux « grandes » cultures (*Hochkulturen*) n'est pas resté sans effets sur l'analyse des rapports entre Noirs et Blancs dans les colonies.

La répression brutale des révoltes *herero* et *nama* en Afrique du Sud-ouest Allemande entre 1904 et 1907 (cf Stoecker 1986) provoqua des débats houleux au parlement impérial. Il ne s'agissait pas, même pour le parti social-démocrate, de remettre en cause le fait colonial en tant que tel, mais de déterminer dans quelle mesure le coût de la répression armée outre-mer était budgétairement acceptable. En 1908, Schmidt exprime son soutien au programme du nouveau secrétaire d'Etat aux affaires coloniales, Dernburg. Selon ce dernier, l'objet de la présence du *Reich* en Afrique était « le

ménagement et la préservation des indigènes en tant que principal capital économique des colonies allemandes. [...] L'Allemagne, avec une population qui croît constamment a naturellement toutes les raisons de maintenir ouvertes pour celle-ci des zones d'expansion, partout où cela est possible. » (Schmidt 1908 : 842-843). « *Pour parvenir à ce but, il convient d'appliquer aux indigènes une justice sévère, mais aussi de les aborder avec une bienveillante sollicitude* » (*ibid* : 845). Si l'on se contentait de les traiter avec poigne (« *nur mit roher Faust* »), on s'exposerait au danger d'une revanche brutale lorsqu'éclaterait une éventuelle guerre entre les puissances coloniales. Une telle vengeance ne pourrait qu'affaiblir la situation militaire de l'Allemagne.

■ La notion de « race »

Schmidt (1913) a formulé son opinion sur la pratique coloniale dans un compte rendu de l'ouvrage de l'anthropologue physique Fischer *Les Bâtards de Rehoboth (Afrique du Sud-ouest Allemande) et le problème de la bâtardisation chez l'homme*. Le Père précise ici sa conception de la hiérarchie des « races » et de l'ordre des rapports sociaux qui devrait en découler. La « race » ne résulte pas d'une détermination exclusivement génétique. Les facteurs écologiques seraient susceptibles de provoquer à long terme des transformations génétiques qui modifieraient à leur tour la constitution raciale :

« *Il n'y a aucun doute que la race noire... est, de par ses caractéristiques et capacités, actuellement inférieure à la blanche. Il est également certain que cette infériorité n'est pas attribuable à des connaissances ou aptitudes moindres; elle est, néanmoins, passée dans la chair et le sang, dans ce qui constitue la spécificité raciale.* » (Schmidt 1913 : 1158-1159).

Schmidt considère avec Fischer « *que la supériorité de la race blanche ne réside pas dans le degré d'intelligence moyenne des masses, qui pourrait également être atteint par les gens de couleur* » (*ibid* : 1159). C'est grâce à des conditions de vie plus favorables que les races blanche et jaune ont pu s'assurer « *un puissant fondement de millions d'hommes* ». Dans cette foule d'individus, on ne trouverait que quelques hommes (les femmes ne sont pas évoquées...) doués d'une grande énergie créative qui assureraient la supériorité de leur race respective. Comment dès lors s'attendre à voir

surgir des « individus exceptionnels » parmi « les quelques milliers que compte le petit peuple de bâtards » de Rehoboth ? Et il ajoute (*ibid.* : 1160) : « Ne voudrait-on pas procéder à un examen analogue parmi les (quelques milliers d'habitants) de nos villages allemands ? »

Ces considérations conduisent l'ethnologue à mettre les Européens en garde contre la multiplication de populations métissées. Les moyens légaux ne suffiraient nullement à imposer la prophylaxie que cela présupposerait ; il importe avant tout :

« de renforcer la conscience éthique du Blanc de façon à éliminer ou réduire en nombre les rapports illégitimes — il y aurait là encore beaucoup de travail à faire —, mais aussi de maintenir vive la conscience du caractère malsain des liens matrimoniaux avec les gens de couleur — on pourra appeler cela conscience de race ou comme on voudra — et ensuite de tout faire pour écarter ce qui cause l'un comme l'autre type de rapports, ainsi que d'ordonner tout ce qui (peut) prévenir ce danger » (*ibid.*).

Cet avertissement ne vaut pas que pour les colonies. Il faut dans tous les cas éviter d'enrôler des troupes des colonies sur le territoire européen, d'après l'exemple français. La conséquence d'une décision contraire serait forcément l'émergence d'une population de métis, voire « l'apparition de l'ennemi au sein même de notre propre camp » (*ibid.* : 1161).

Il faudrait, par ailleurs, que les colonisateurs prennent enfin pleinement conscience de leurs devoirs moraux à l'égard des indigènes. La « race » blanche, imbue de sa supériorité, et « qui a déjà tant de meurtres de races entières sur la conscience » s'est froidement refusée à assumer ses responsabilités (*ibid.* : 1160). En l'état, selon Schmidt, la situation coloniale pourrait connaître trois développements possibles : a) un métissage renforcé qui mettrait rapidement la « race » blanche en danger, b) la poursuite de l'extermination de peuples non européens selon le principe de « l'expansion des plus forts », que le Père affirme inadmissible, ou c) la promotion systématique dans les colonies « d'une race physiquement forte [...], capable, pour une certaine période, de maintenir un niveau acceptable de moralité et d'intégrité » (*ibid.* : 1161). La réussite de cette troisième option dépendrait de la capacité de la « race » blanche de « ne pas transmettre (aux Noirs) uniquement les acquis extérieurs de la civilisation, mais aussi de (leur) insuffler le sentiment de responsabilité et la fierté » (*ibid.*) « Cela serait, (d'après Schmidt, *ibid.*), pour une fois, un succès réel et incontestable de la race blanche, (consistant), par un travail planifié, à anoblir et élever lentement une autre race,

assurément inférieure dans un premier temps, de façon à ce qu'elle puisse en fin de compte intervenir comme un élément nouveau et autonome dans le développement de la civilisation humaine ». On peut supposer que Schmidt voyait dans cette « troisième voie » une légitimation morale de l'intervention directe de l'église catholique dans la *Realpolitik* coloniale. Il est cependant important de noter qu'en l'occurrence, tous les collaborateurs proches de Schmidt ne partageaient pas pleinement les convictions de leur maître. Le Père Schebesta (1927 : 662) notamment, connu pour ses recherches sur les Pygmées, écrivait sur la situation en Afrique du Sud :

« Il est déplacé de parler d'infériorité et d'insuffisance intellectuelle chez l'Africain parce qu'il s'insère moins bien dans notre civilisation et notre manière de penser. Nous sommes malheureusement accoutumés depuis l'enfance à voir dans notre culture l'apogée et le couronnement du développement de l'humanité et à considérer les autres peuples et civilisations comme inférieurs à nous. Comme si nous étions parvenus à représenter une humanité parfaite, alors que les autres en seraient encore au stade de la barbarie et de la sauvagerie. Cette conception est insoutenable... Européaniser une âme noire, c'est la tuer ».

■ L'antisémitisme de Schmidt

La tendance de Schmidt à percevoir les « races », les peuples, les classes et les communautés religieuses comme des éléments constitutifs d'un ordre hiérarchique universel, se manifestait aussi bien à l'égard de sa patrie européenne que des peuples colonisés d'Afrique. Ces deux modalités de la condescendance envers l'autre se traduisent par une double évaluation morale de l'héritage sémitique évoquée plus haut : pour les populations africaines « hamitiques », voire « hamitoïdes » (Schmidt 1939a), le degré de « noblesse culturelle » est traité comme une fonction de la fidélité aux racines « sémitiques originelles » (*ursemittisch*). En Europe, tout au contraire, de telles affiliations constitueraient une preuve de dépréciation.

L'historien des religions, autrichien, Heer (1967 : 361) soulignait :

« Ce sont précisément les plus éminents dirigeants intellectuels et ecclésiastiques du catholicisme autrichien qui prônent, dans leur combat contre le national-socialisme, un « antisémitisme chrétien » qui de

fait devait favoriser le déferlement de l'antisémitisme national-socialiste. Trois hommes doivent être désignés ici : le Père Wilhelm Schmidt, S.V.D...., le Père Georg Bichlmair, S.J., et l'évêque de Linz, Gföllner ».

Schmidt s'était assuré une réputation d'antisémite militant dès avant la première guerre mondiale. Il formula clairement la teneur de sa pensée politique à l'occasion d'une série de conférences devant l'« Association régionale des nobles catholiques de l'Allemagne du sud-ouest » publiée en 1927. Le « peuple de seigneurs germanique » (*germanisches Herrenvolk*) se serait constitué grâce au mélange de différents peuples pastoraux dominateurs (Schmidt 1927b : 41). L'affirmation d'un tel métissage permet, en dernière analyse, d'attribuer des ascendances à la fois mixtes et nobles au peuple allemand contemporain, qualités dont participeraient aussi bien les catholiques autrichiens et allemands que les citoyens protestants majoritaires dans le *Reich* proprement dit. Pour Schmidt, dans la Grande-Allemagne de ses rêves, l'égalité de tous les Germains était subordonnée à la libération des influences juives et du militantisme ouvrier, ainsi qu'à une valorisation correspondante de la conscience religieuse et paysanne.

« *La répression de presque toutes les littératures et cultures bas-allemandes sous la pénétration du haut-allemand est l'expression d'une conquête intellectuelle de l'Allemagne du nord à partir de l'Allemagne centrale et méridionale qui, aujourd'hui encore, se trouve annulée par une supériorité militaire et politique provisoire du Nord prussien. La force de cette conquête peut être mesurée à l'irritation que manifeste le mouvement nordique contemporain dont la sensibilité ne traduit, en partie, rien d'autre qu'une réaction indignée du Nord contre la suprématie culturelle du Sud.* » (Schmidt 1927bc : 59).

L'industrialisation et les conséquences sociales qu'elle entraîne relevaient, pour le Père, d'une dynamique largement imputable à l'Allemagne du nord :

« *Si les grandes villes modernes sont à la fois cause et produit de l'industrialisation, il est aussi vrai que cette industrialisation a engendré un élément humain tout à fait nouveau : ces masses de travailleurs de l'industrie dont la très grande majorité s'est agglutinée sous la houlette du socialisme et du communisme et du soviétisme russe.* » (Schmidt 1927b : 57).

Dans la ville, il y aurait :

« *un noyau dirigeant qui, de façon presque exclusive, n'est issu ni des travailleurs de la ville, ni de ceux de la campagne et qui n'est rien d'autre qu'une agglomération de déchet de l'intelligentsia culturelle bourgeoise et urbaine en voie de dissolution,*

dans laquelle les éléments juifs sont très fortement représentés. » (*ibid.* : 63).

Ces derniers peuvent être démasqués :

« *en tant qu'étrangers au peuple et ennemis du peuple (Volksfremde und Volksfeinde) qui, grâce à une surveillance de la race (Rassenpflege) délibérée et vigoureuse, seront d'abord isolés et encapsulés et ensuite rapidement expulsés en tant que corps étrangers nuisibles. Plus ces éléments allogènes et étrangers à (notre) civilisation seront éliminés, plus ceux qui seront libérés d'eux et purifiés deviendront conscients de leur spécificité national-populaire (völkisch) et culturelle.* » (*ibid.* : 67).

Il est toujours difficile d'apprécier *a posteriori* le poids qu'il convient d'attribuer à certains termes, notamment lorsqu'un appareil de propagande étatique les a entre-temps fait siens. Ces lignes d'un prêtre n'en conservent pas moins leur caractère insolite et implacable.

Pourquoi tant de haine ? Schmidt reprochait surtout aux Juifs deux prétendus péchés. D'une part, il croyait ferme à une culpabilité originelle des Hébreux à l'égard du christianisme naissant :

« *Depuis que le Juif a cessé d'écouter les voix de ses vieux prophètes, il a été condamné à n'être lui-même que la caricature d'un prophète qui, avec une précipitation étourdie, essaie à grands cris d'accaparer l'attention de la foule. Depuis qu'il a abjuré le vrai messie et l'a cloué à la croix, sa malédiction consiste à vouloir être un prophète au regard du monde entier.* » (Schmidt 1920b : 506).

D'autre part, Schmidt déplore que le peuple allemand soit tombé victime de ce penchant pour le prophétisme lors des événements de 1918-1919. Ce seraient des « éléments totalement étrangers au pays et à la race », se prévalant d'être de « nouveaux rédempteurs », qui auraient empêché les masses sans chefs, trahies à la fois par la bourgeoisie et le corps des officiers, de se lancer dans « l'assaut... contre la révolution » (*ibid.*). Les Juifs seraient ainsi responsables non seulement du meurtre du messie, mais également de la chute de la monarchie de droit divin. C'est pour cela que le Père considérait que les chrétiens autrichiens et allemands avaient le devoir impératif de jeter des « fondations solides d'un nouveau millénaire du grand peuple allemand » (*ibid.* : 507) :

« *Le style dans lequel cet édifice puissant et nouveau doit être réalisé ne peut qu'être allemand, allemand et, encore une fois, allemand, surgir de l'être allemand, dériver de l'histoire allemande.* » (*ibid.*).

Après avoir surmonté le choc initial de la « chute », Schmidt ne tarda pas à trouver un nouveau champ d'expression pour son antisémi-

tisme. Au cours de ses séjours à Rome et au Vatican, il s'employa à combattre la psychanalyse dans l'Italie de Mussolini, ainsi que dans la Première République autrichienne (cf. Freud 1934, et Andriolo 1980). Schmidt voyait dans la théorie œdipienne, qu'il imputait simultanément à la « science juive » et à la « pratique sociale bolcheviste », un danger gravissime pour l'autorité parentale, la famille chrétienne et même pour la reproduction biologique de la population chrétienne (Schmidt 1929a, b et d; voir aussi Andriolo 1980 : 136). La réforme du droit pénal soviétique relatif au mariage était décrite par Schmidt comme « le recul le plus radical que la civilisation ait dû consentir au cours des nombreux milliers d'années de son développement »; aurait ainsi été menacé dans la mesure où « l'ordre social et moral de l'humanité » « sont levées les toutes dernières attaches familiales et les dernières restrictions d'un commerce sexuel sans bornes, de telle façon que même les mariages entre germains, voire entre parents et enfants sont admis ». (Schmidt 1929b : 308). Cette « épouvantable réalité » est interprétée par Schmidt comme un développement étroitement lié à la montée de la psychanalyse :

« Cela m'étonnerait vraiment beaucoup que les Soviétiques en Russie et leurs partisans dans le reste du monde ne se soient pas laissés aiguillonner et soutenir par la théorie psychanalytique de Freud » (ibid.).

Face à la consolidation des fascismes, le recours à des arguments de caractère raciste s'avère rapidement être une arme à double tranchant. Schmidt prit conscience de ce danger peu avant la prise du pouvoir par les nazis en 1933. Une « conception de la race purement matérialiste et biologique » aurait conduit la « science des races (*Rassenkunde*) nazie à prôner « l'antisémitisme le plus acharné contre les Juifs [...] Mais les nationaux-socialistes ont aussi tourné la doctrine raciale contre les catholiques d'Allemagne » (Schmidt 1932c : 999). Il est donc « impensable qu'un catholique vraiment pensant et actif soit un national-socialiste » (ibid. : 1000). Schmidt soutient cependant que « Le fascisme italien n'est pas atteint par ces choses ». (ibid.).

Dans son petit ouvrage de vulgarisation de 1932, *La position de la religion à l'égard de la race et du peuple*, de même que dans la seconde édition considérablement révisée et augmentée de *Race et peuple* (Schmidt 1927b; cité ci-dessus) publiée en 1935, les abus de langage à l'encontre des Juifs sont soigneusement écartés ou adoucis. En 1935, Schmidt prêche la tolérance entre toutes les « races allemandes » de l'aire culturelle germanique. Celles-ci comprennent les « races » nordique,

baltique orientale, orientale (*ostisch*), dinarienne, occidentale (*westlich*)... mais pas la « race » juive. Afin que ses lecteurs comprennent clairement l'importance du « souci et du devoir envers la race » (*Rassenpflege und Rassenpflicht*) dans le domaine du peuple allemand, le Père s'appuie sur des chercheurs comme von Eickstedt, Fischer et Lenz (cf. Müller-Hill 1984) : les « mariages mixtes » entre membres de différentes « races allemandes » ne sont admissibles que dans une mesure limitée (Schmidt 1936b). Ils sont appelés à assurer un fructueux entrelacement du peuple allemand tout entier (*des deutschen Volksganzen*) sans menacer la spécificité de chacune de ses composantes. De cette façon « toutes les tribus allemandes » (et pas seulement les nordiques !) « pourraient voir dans l'Allemagne leur patrie aimée ». Seule une telle cohésion dans la différence pourrait prévenir l'« effritement » territorial et politique qui menace le peuple allemand (ibid.). Le respect de ces devoirs raciaux « exige, dès l'heure du choix matrimonial, le rejet de partenaires héréditairement tarés ou individuellement inférieurs; cela exige la mise en valeur, dans l'éducation de chacun et celle de ses enfants, de l'héritage humain en général, national-populaire (*völkisch*) et racial, la répression de ce qui est pernicieux au regard de ces trois orientations, de manière à ce que chaque race puisse se donner autant d'hommes bons, beaux (et forts de son cru que possible, qui donnent tout ce qu'il y a de meilleur en eux pour le bien-être de la Germanité (des... deutschen Volkstums) dans son ensemble ». (ibid. : 425).

C'est ainsi que Schmidt condamne tout racisme entre Allemands (Juifs exclus) en invoquant des catégories et théories développées par les anthropologues physiques (*Rassenkundler*) les plus éminents de l'Allemagne fasciste (cf. Müller-Hill 1984).

Peut-on interpréter l'évolution du ton de Schmidt entre 1920 et la prise du pouvoir par les nazis comme preuve d'un changement d'avis de l'auteur sur la « question juive » ? A partir de 1933, Schmidt ne met pas l'accent sur la spécificité génétique des Juifs, car « du point de vue de la simple race physique, les Juifs ne seraient pas si loins de nous qu'on l'affirme dans certains cercles, ils sont à cet égard plus proches des Germains que, par exemple, les peuples finno-ougriens et altaïques (Magyars, Turcs), car une de leurs composantes raciales est l'élément méditerranéen, qui constitue la composante principale des peuples méditerranéens "aryens" et qui est également présent chez le peuple allemand... » (Schmidt 1934b : 408). Schmidt rejette ainsi tout déterminisme racial absolu. Il

affirme, cependant, que des causes ethniques ou historiques ont pu provoquer des changements raciaux chez les Juifs qui séparent ces derniers des Allemands. Le raisonnement n'est pas sans analogie avec l'argument écologique avancé pour expliquer l'« infériorité provisoire de la race noire » : la spécificité raciale n'est pas déterminée par la seule génétique dans un premier temps. Elle peut néanmoins subir des transformations génétiques imputables à des facteurs externes qui se répercutent à leur tour sur l'intelligence ou l'éthique. En d'autres termes, les « races » étaient peut-être égales au moment de la révélation première, mais ne le sont plus aujourd'hui... Pour le Père, la « culpabilité originelle » (*Urschuld*) des Juifs s'inscrit dans cette logique :

« *Un tel manquement... déforme de façon générale la nature d'un peuple; le manquement à une vocation aussi élevée que celle du peuple juif étend et approfondit cette déformation : "corruptio optimi pessima". Comme châtement pour ce manquement, ce peuple, ainsi que le Christ lui-même l'avait prédit, a été expulsé de sa terre natale et depuis lors, il erre, privé de la terre où il avait ses racines, un peuple déraciné. Cette déformation, ce déracinement de son être qui dure maintenant depuis presque deux millénaires a alors aussi affecté sa constitution raciale physique de façon secondaire mais réelle... Les effets raciaux attribuables à cette cause... ne sont... du reste pas révoqués par le baptême... cela exige aussi beaucoup de travail intérieur..., de telle façon qu'il (le Juif converti, c.-à-d. "der Judenchrist") nous appartient, certes, mais pas de la même façon que nos compatriotes allemands (deutsche Volksgenossen). » (ibid. 408-409).*

■ Schmidt et le fascisme

Les prises de position antijuives et pangermaniques de Schmidt ont pu être exploitées par la propagande nazie, alors que ses déclarations pro-catholiques étaient reléguées au second plan. L'agitateur antisémite nazi Körber, par exemple, dans un chapitre sur « *La Solution de la question juive* » (Körber et Pugel 1935 : 300-301), citait Schmidt comme témoin capital (*Kronzeuge*) en faveur de l'antisémitisme :

« *En tant qu'hommes allemands intègres, nous refusons toute « cohabitation pacifique » avec des souris et des mites humaines et nous exigeons une séparation nette entre Allemands et Juifs grâce à la*

clarté, à l'ordre et à la loi. Cette exigence tout aussi naturelle que saine et tout aussi juste qu'indispensable fut formulée à l'occasion de la Journée catholique viennoise devant l'assemblée de ses dirigeants par son président le Professeur Docteur et Révérend Père Wilhelm Schmidt, en ces termes virils : "Le groupe de travail m'a chargé de dire ici que nous ne pourrions éviter en Autriche d'arriver à un règlement de la question juive." ».

Les écrits de Schmidt de 1936 montrent que ce dernier acceptait sans protester, semble-t-il, de telles exploitations de ses déclarations politiques. Était-ce dans l'intérêt d'un éventuel compromis avec les nazis destiné à préserver les principales prérogatives de la hiérarchie catholique ? Parallèlement, la « question juive » fut mise en veilleuse chez Schmidt. Désormais la Germanité (*das Deutschtum*) retient toute son attention. Son article « L'Émergence des Allemands comme puissance mondiale au Moyen-Âge sous le signe de la chrétienté catholique » (Schmidt 1936c) a caractère de parabole. Il pouvait parfaitement être lu au présent. Le comité de rédaction de la revue viennoise dans laquelle il parut, *Schönere Zukunft*, a jugé bon de faire précéder les propos du Père sur les temps meilleurs qu'aurait connus l'Allemagne sous Boniface et Charlemagne de ce préambule : « *A l'époque actuelle, alors que certains milieux catholiques craignent que l'on ne porte atteinte à la Germanité, il est opportun de souligner le fait que le peuple allemand a réussi sa première unification nationale et son plus grand déploiement de puissance (Machtentfaltung) en liaison avec la chrétienté catholique, en liaison avec Rome.* ».

De même, Schmidt (*ibid.* : 472) conclut ainsi son article : « [...] *ce peuple devait être le plus fort d'Europe et son empire le plus grand d'Europe. Tant que c'est le cas (le présent est employé ici pour la première fois), il demeure de façon tout à fait naturelle un sujet actif, porteur puissant d'une politique salubre pour (notre) peuple et bienfaisante pour les autres.* » Schmidt a-t-il pu, de concert avec la hiérarchie catholique, accorder crédit aux paroles d'Hitler sur la « chrétienté positive » prononcées lors du congrès du parti nazi à Nuremberg en 1935 ? Croyait-il réellement que les initiatives parfois parallèles de Mussolini et du pape Pie XI, ami de Schmidt, allaient pouvoir aboutir à un « arrangement » entre catholiques et nazis ? Seule l'analyse des documents personnels de Schmidt, auxquels nous n'avons pas eu accès, pourrait, peut-être, suggérer une réponse à cette question (cf. Bornemann 1982 : 281).

En dépit des tentatives de compromis ou de résistance de certains milieux de la hiérarchie

catholique, le « paganisme allemand des temps modernes » (*das neudeutsche Heidentum*) (Schmidt 1935 : 129) tant redouté devint réalité. Comme bien d'autres intellectuels austro-allemands proches du parti national-catholique, Schmidt avait, malgré son refus de principe du fascisme allemand, contribué, consciemment ou non, à la légitimation sociale et culturelle du futur régime nazi en Autriche (cf. Haag 1980; Heer 1967 : 358-363, 374-377; Weinzierl-Fischer 1963 : 423). Après l'annexion, Schmidt et ses compagnons de route, attachés à une vision du *Reich* peu acceptable pour le « Nord prussien », furent écartés sur le champ de tout poste de responsabilité politique ou académique. En 1938, Schmidt fut brièvement consigné à domicile. L'intervention directe auprès de Berlin du pape Pie XI, ainsi que du gouvernement italien, permit de négocier le départ de l'ethnologue vers la Suisse (Boccassino 1955 : 2).

En octobre 1938, l'Académie royale d'Italie organisa un congrès international sur le thème « L'Afrique ». A cette occasion, Schmidt, dont l'influence dans les cercles intellectuels italiens était considérable, fut accueilli avec la plus grande considération par les autorités vaticanes et gouvernementales. Les organisateurs de ce 8^e Congrès Volta espéraient que la participation à cette rencontre de chercheurs aussi éminents pourrait être présentée à l'opinion publique comme un acte d'approbation, au moins implicite, de la guerre de conquête italienne en Afrique orientale. Aussi souhaitaient-ils, au delà de toute différence idéologique, promouvoir une politique européenne concertée vis-à-vis de la colonisation de l'Afrique qui consoliderait les nouvelles positions italiennes (cf. Lessona 1939, Lospinoso 1977, Rivera 1977). Dans cette perspective de rééquilibrage impérial, une politique raciale vigoureuse devait devenir une composante centrale du programme colonial des pays fascistes (cf. Franz 1938 et Cipriani 1939 pour l'Italie, ainsi que Hecht 1937, Rodenwaldt 1939 et Dressler 1940 pour l'Allemagne). Schmidt, nommé premier directeur du Musée pontifical missionnaire-ethnologique de Latran en 1926, plaida devant ce forum pour une colonisation italienne ethniquement différenciée en Afrique orientale (cf. Schmidt 1939 a et b et Cipriani 1940). Lospinoso (1977 : 238) analyse ainsi la position de Schmidt en tant que représentant du Vatican au congrès de Rome.

« Il est intéressant de constater une substantielle identité de vue entre l'Eglise et l'Etat fasciste sur certains arguments. En particulier, le Père Schmidt exalte le rôle assumé par l'Italie dans la libération

des Galla de la domination des Amhara, moins nombreux et taxés par lui d'inférieurs sur les plans physique, intellectuel et moral. L'Italie lui paraît du reste être la nation la mieux préparée pour une juste mise en valeur des Galla. » (Schmidt 1939 a et b).

Dans le tome sept de *L'Origine de l'idée de Dieu* (Schmidt 1940), l'auteur « établit » la supériorité morale et culturelle de la religion galla par rapport à d'autres religions du nord-est africain. Par opposition au judaïsme lui-même, elle aurait su préserver les principales valeurs « sémitiques originelles ». L'auteur ne montre, par contre, aucun enthousiasme pour le christianisme amharique. Il approuve, par ailleurs, la volonté initiale du régime colonial d'affaiblir le pouvoir central amhara. Les militaires italiens, quant à eux, devaient assurer la conquête et la domination de l'Ethiopie à partir de leurs bases sur la côte. On comprend, dès lors, leur désir de renforcer la collaboration avec les populations orientales et septentrionales, en majorité musulmanes. Malgré ces fâcheux impératifs stratégiques, Schmidt resta fidèle à la deuxième facette de son antisémitisme. Il aurait été fort satisfait de voir une colonisation s'appuyant avant tout sur les Galla (faiblement islamisés, parfois christianisés) donner un coup d'arrêt à une pénétration accrue de l'Islam en Afrique orientale. Nous espérons avoir montré à travers cet exemple d'une application extra-européenne de la théorie du « monothéisme originel » que cette dernière n'était pas sans pertinence idéologique et politique dans l'Italie fasciste et catholique.

■ Le monothéisme juif

Dans une perspective plus large, la théorie de Schmidt peut également s'interpréter à la lumière du vieux débat sur l'origine du monothéisme. La « découverte » européenne du sanscrit vers la fin du XVIII^e siècle avait remis en question définitivement le statut de « parler originel » de l'hébreu. Cette tendance à détrôner l'hébreu, « langue du paradis » (Olender 1987), n'autorisait cependant pas à douter du rôle des anciens Hébreux dans la médiation de la révélation monothéiste première. Si le catholicisme officiel continuait à reconnaître que les Juifs avaient contribué à poser les fondements spirituels de la vision du monde chrétienne, on leur reprochait par contre la persécution du Christ, ainsi que, dans le contexte européen, leurs origines allogènes.

L'établissement du très grand âge des écritures sacrées indiennes tendait à renforcer au XIX^e siècle une opposition toujours plus marquée entre « Sémites » et « Indogermains » (cf. Pictet 1877 et aussi Schmidt 1930a : 37). Il allait bientôt s'agir pour certains de prouver que les « Aryens » étaient des « monothéistes instinctifs » (Olender 1987). De nombreuses recherches philologiques et historico-culturelles tentaient d'établir l'existence de traditions monothéistes anciennes parmi les non-« Sémites » et, en particulier, les « Aryens ». D'aucuns voyaient les fleuves du paradis en Arabie heureuse. D'autres (comme, par exemple, plus tard, les membres de l'expédition que la SS organisa en Afghanistan en 1937) les cherchaient sur les hautes terres d'Asie centrale, le long de l'Oxus (ou Amou Darya), dans l'« Aryana », loin de la patrie des Hébreux. Et il y avait même parmi les « Aryens » un prophète monothéiste (né un peu tard au goût de certains...) : il s'appelait Zarathoustra.

Schmidt (1914) nous fait part de ses vues sur la spécificité de la religion hébraïque dans un long compte rendu de l'ouvrage de Hehr (1913) *L'Idée de Dieu biblique et babylonienne; la conception israélite de Dieu à la lumière de l'histoire des religions orientales antiques*. Contrairement à certains de ses prédécesseurs (parfois lointains) et contemporains, le Père n'aborde l'analyse du monothéisme juif ni par la négation de la judaïté du Christ, ni en avançant des hypothèses relatives à un monothéisme antisémite chez les « Aryens ». Schmidt critique chez Hehr sa « forte emphase sur le caractère personnel de l'origine du monothéisme israélite », argument repris ultérieurement contre Freud (1939) : « n'y avait-il pas déjà avant Moïse », écrit Schmidt (1914 : 347), « avant les patriarches, des traces d'un tel monothéisme chez un peuple sémitique qui nomadisait encore dans le désert à cette époque reculée, et dont sont issues toutes les tribus sémitiques ? ». Le Père n'accepte pas l'idée d'une révélation spécialement destinée aux Hébreux :

« Dans le domaine religieux [...] on constate un fait important : tous les peuples de ce cercle culturel (du pastoralisme nomade), les Mongolo-turaniens tout aussi bien que les Indogermains et les Hamites ont conservé des traces fortes et claires d'un vieux monothéisme ainsi que de la reconnaissance et de l'adoration d'un Dieu du ciel. On pourra apprécier par-là à quel point il est improbable que seuls les peuples nomades sémitiques ne présentent aucune

trace de ce vieux monothéisme, eux dont la relation étroite avec les tribus hamitiques a été établie par la philologie comparée. » (ibid. : 348).

En d'autres termes, les premiers Juifs n'étaient que des *monothéistes parmi d'autres*. Dans la mesure où le christianisme n'était, dans cette perspective, redevable aux Hébreux ni de la transmission de la révélation première, ni de la fondation du monothéisme, les Juifs perdaient le bénéfice de toute « circonstance atténuante » et, de ce fait, leur place exceptionnelle dans le développement de la civilisation et de la société occidentales.

Ayant ainsi « réglé » la « question juive », Schmidt pouvait affirmer que les Européens chrétiens semblent, au moins sur le plan éthique, parfois plus proches des Galla « hamitiques » que les Juifs européens. Sa théorie du « monothéisme originel » fonde et légitime la vocation missionnaire de l'Occident. L'objet de ce prosélytisme était d'enseigner ou, le cas échéant, simplement de rappeler le sens de la révélation originelle. Pour Schmidt, un colonialisme, inspiré par la morale chrétienne, avait le devoir de contribuer à la réalisation de ce but fût-ce en s'appuyant sur un régime fasciste.

Ces considérations sur l'œuvre de Schmidt conduisent à penser qu'il n'est guère envisageable aujourd'hui de comprendre les rapports qui ont pu prévaloir entre la *Volkskunde*, une ethnologie de soi-même, et le nazisme, sans étudier de manière détaillée l'articulation entre l'antisémitisme et le mépris des peuples colonisés non européens que l'on observe chez Schmidt, Frobenius, Passarge, Thurnwald, Mühlmann, Montandon et beaucoup d'autres chercheurs pendant la première moitié du XX^e siècle (cf. Conte 1988). La conjonction de l'antisémitisme avec d'autres variantes du racisme a contribué à justifier la division entre l'ethnologie de l'Europe, notamment de l'Allemagne, et celle des peuples non européens avant et sous le nazisme. Ce fait ne suffit-il pas en lui-même à remettre en cause la distinction entre « Eux » et « Nous » que reflète encore la division entre *Volkskunde* et *Völkerkunde* qui prévaut dans tant d'universités européennes ? Cette définition des frontières entre disciplines est souvent présentée comme purement technique ou fonctionnelle. Elle peut, cependant, dans certains contextes politiques, conduire à une déshumanisation de l'objet de recherche qui va de pair avec celle de son sujet.

E.C., Paris

■ Références bibliographiques

I. Travaux de Wilhelm Schmidt

Les passages cités dans le présent travail figurent en langue originale dans E. CONTE (1987).

1903, « Die Behandlung der Polygamie in unseren Kolonien » *Verhandlungen des Deutschen Kolonialkongresses 1902 zu Berlin am 10. und 11. Oktober 1902*, Berlin : 467-479.

1908, Gesammelte Rezensionen von AFRICANUS MINOR : *Dernburgs Programm. Ein Wendepunkt im Schicksal Deutsch-Ostafrikas*. Berlin 1908; SCHÜTZE, W. : *Schwarz gegen Weiß. Berlin 1908*; ZIMMERMANN, A. : *Mit Dernburg nach Ostafrika, Berlin 1908, Anthropos* (3) : 842-845.

1909, Rezension von STEINER M. : « Die Lehre Darwins in ihren letzten Folgen », Berlin 1908. *Anthropos* (4) : 275-278.

1910, a) *Die Stellung der Pygmäenvölker in der Entwicklungsgeschichte des Menschen*. (Studien und Forschungen zur Menschen- und Völkerkunde, VI/VII.) Stuttgart.

1910, b) « Das Verhältnis von "höheren" zu "niederen" Rassen », *Anthropos* (5) : 564-565.

1910, c) Rezension von SCHEMANN, L. : « Gobineaus Rassenwerk », Stuttgart 1910, *Anthropos* (5) : 816-817.

1911, « Die Uroffenbarung als Anfang der Offenbarung Gottes », in : *Religion, Christentum, Kirche*. G. ESSER und J. MAUSBACH. Eds Kempten und München, Bd. I : 479-632.

1912, *Der Ursprung der Gottesidee. Eine historisch-kritische und positive Studie*, Bd. I : Historisch-kritischer Teil, Münster i.W.

1913, Rezension von FISCHER, E. : « Die Rehobother Bastards und das Bastardierungsproblem beim Menschen », Jena 1913, *Anthropos* (8) : 157-1161.

1914, Rezension von HEHN, J. : « Die biblische und die babylonische Gottesidee, die israelitische Gottesauffassung im Lichte der altorientalischen Religionsgeschichte », Leipzig 1913, *Anthropos* (9) : 343-348.

1920, a) *Der Deutsche Seele Not und Heil. Eine Zeitbetrachtung*, Paderborn.

1920, b) « Fragen des Zusammenbruches und Wiederaufbaus », *Das Neue Reich* (Innsbruck - Wien - München) 2. (29) : 468-470; (31) : 505-507.

1920, c) Déclaration de W. Schmidt, in : « Staatliche Zukunftsnotwendigkeiten Deutschösterreichs. Bedeutsame Stimmen zu den Fragen : Anschluß an Deutschland und Donaubund », *Das Neue Reich* (Innsbruck - Wien - München) 2. (43) : 709-710.

1923, « Katholizismus und Intelligenz », *Das Neue Reich* (Innsbruck - Wien - München) 5 : 1011-1015, 1038-1041.

1926, a) « Die Moral-Ethnologie », *Semaine d'Ethnologie Religieuse. IV^e Session, Milan, 17-25 Septembre 1925* (Paris 1926) : 143-156.

1926, b) *Die Pygmäenvölker als älteste derzeit uns erreichbare Menschheitsschicht*, Hochland (München und Kempten) 23 : 574-592.

1927, a) *L'etnologia e la sua importanza per il metodo dell'attività missionaria*. Memorie della Pontificia Accademia delle Scienze, Nuovi Lincei (Roma) 10 : 249-269.

1927, b) *Rasse und Volk. Eine Untersuchung zur Bestimmung ihrer Grenzen und zur Erfassung ihrer Beziehungen*, München.

1929, a) Eine Wissenschaftliche Abrechnung mit der Psychoanalyse ». *Das Neue Reich* (Wien - Innsbruck - München) 11 : 266-267.

1929, b) Prof. Dr. Freuds psychoanalytische Theorie zum Ursprung der Familie und der Religion ». *Schönere Zukunft* (Wien - Regensburg) 11 : 263-265, 287-289, 308-310.

1929, c) « Kirche und Proletariat ». (7. Referat auf der katholisch-sozialen Tagung in Wien.) *Das Neue Reich* (Wien - Innsbruck - München) 11 : 887-889.

1929, d) « Der ödipus-Komplex der Freudschen Psychoanalyse und die Ehegestaltung des Bolschewismus. Eine kritische Prüfung ihrer ethnologischen Grundlagen ». *Nationalwirtschaft* (Berlin) 2 : 401-436.

1930, a) *Ursprung und Werden der Religion. Theorien und Tatsachen*, Münster i.W.

1930, b) « Katholischer Akademiker und proletarisches Freidenkertum ». *Schönere Zukunft* (Wien - Regensburg) 5 : 1195-1196.

1930, c) « Die tieferen Untergründe des bolschewistischen Religionshasses ». *Schönere Zukunft* (Wien - Regensburg) 5 : 587-588, 809-810.

1930, d) « Die Gewissenlosigkeit der sowjetrussischen Experimente ». *Schönere Zukunft* (Wien - Regensburg) 5 : 835-836.

1930, e) « Sind die Masai Semiten ? » *Mitt. d. Anthr. Ges. in Wien* (Wien) 60 : 331-342.

1931, a) « Geburtenbeschränkung und Sozialismus ». *Das Neue Reich* (Wien - Innsbruck - München) 13 : 427-429.

1931, b) « Probeehe und Kindesmord ». *Das Neue Reich* (Wien - Innsbruck - München) 13 : 351.

1931, c) « Werden, Entwerden und Neuwerden des Abendlandes ». *Schönere Zukunft* (Wien - Regensburg) 6 : 275-276.

1931, d) « Untergang oder Neuwerden des Abendlandes ? ». *Schönere Zukunft* (Wien - Regensburg) 6 : 299-300.

1932, a) « Zum Nachdenken angesichts politischer Niederlagen ». *Schönere Zukunft* (Wien - Regensburg) 7 : 796-797.

1932, b) « Katholische Jugend und Nationalsozialismus. (Zur Aussprache über den Nationalsozialismus) ». *Schönere Zukunft* (Wien - Regensburg) 7 : 861-862.

1932, c) « Das Rassenprinzip des Nationalsozialismus ». *Schönere Zukunft* (Wien - Regensburg) 7 : 999-1000.

1932, d) *Die Stellung der Religion zu Rasse und Volk*. (Bücherei des katholischen Gedankens, Bd. 13) Augsburg.

1934, a) « Fragen und Aufgaben des deutschen Volkes. Zum Abschluß der Ausführungen über Freiheit und Bindung des Christen in der Gesellschaft ». *Schönere Zukunft* (Wien - Innsbruck - München - Regensburg) 9 : 117-118.

1934, b) « Zur Judenfrage ». *Schönere Zukunft* (Wien - Innsbruck - München - Regensburg) 9 : 408-409.

1934, c) « Der Reichsgedanke ». *Reichspost* (Wien) (11, 13) Januar 1934.

1935, *Rasse und Volk. Ihre allgemeine Bedeutung. Ihre Geltung im deutschen Raum*. 2. umgearb. Aufl. Salzburg - Leipzig.

1936, a) « Das Kulturerbe Österreichs ». *Schönere Zukunft* (Wien - Regensburg) 11 : 36-38, 63-64, 95-97, 121-123, 149-150.

1936, b) « Rassen und Rassenpflege im Bereich des deutschen Volkes ». *Schönere Zukunft* (Wien - Regensburg) 11 : 425-427.

1936, c) « Das Aufsteigen der Deutschen zur mittelalterlichen Weltmacht — Im Zeichen des Katholischen Christentums ». *Schönere Zukunft* (Wien - Regensburg) 11 : 471-472.

1937, « Die Religion der Galla ». *Annali Lateranensi* (Città del Vaticano) 1 : 83-152.

1939, a) « Die Beziehungen der Niloten zu den Hamiten und den Hamitoïden ». *Atti dell'VIII Convegno della Reale Accademia d'Italia (Roma, 4-11 Ottobre 1938-XVI)*, Fondazione Alessandro Volta. Roma. I : 145-150.

1939, b) « L'importanza dei Galla per l'Etiopia e per l'Africa Orientale ». *Atti dell'VIII Convegno della Reale Accademia d'Italia (Roma, 4-11 Ottobre 1938-XVI)*, Fondazione Alessandro Volta, Roma. I : 634-643.

1940, *Der Ursprung der Gottesidee*. Bd. VII : *Die Religionen der Hirtenvölker; Die afrikanischen Hirtenvölker : Hamiten und Hamitoïden*. Münster i.W.

II. Autres travaux cités :

ANDRIOLO, K.R.
1980, « Kulturkreislehre and the Austrian Mind », *Man* (N.S.) 14 : 133-144.

BOCCASSINO, R.
1955, « Il padre Guglielmo Schmidt S.V.D. e il suo contributo scientifico », *Euntes Docete* 8 : 1-11.

BORNEMANN, F.
1982, *P. Wilhelm Schmidt S.V.D. 1868-1954*. Analecta SVD, 59, Rome.

CIPRIANI, L.
1940, « La decadenza razziale delle genti negre e la necessità d'una protezione degli Etiopici », *Africa Italiana* 1 : 21-24.

CONTE, E.
1987, « Wilhelm Schmidt: Des letzten Kaisers Beichtvater und das "neudeutsche Heidentum", in H. GERNDT, Ed., *Volkskunde und Nationalsozialismus*, München, Münchner Vereinigung für Volkskunde pp. 261-278.

1988, "Völkerkunde und Faschismus ? Fragen an ein vernachlässigtes Kapitel deutsch-österreichischer Wissenschaftsgeschichte", in: F. STADLER, Ed., *Kontinuität und Bruch 1938 — 1945 — 1955. Beiträge zur österreichischen Kultur- und Wissenschaftsgeschichte*, Wien & München, Verlag Jugend und Volk, pp. 229-264.

DRESLER, A.
1940, « Entwicklung und Ausrichtung der italienischen Kolonialpolitik », *Deutscher Kolonial-Dienst* 7 : 106-109.

FRANZI, L.
1938, « Biologia degli incroci e nefasti effetti del meticcio ». *Etiopia*, nov.-dic. 1938 : 71-73.

FREUD, S.
1939, *Moses and Monotheism*. London.

1960, « Brief an A. Zweig vom 30. September 1934 », in : S. Freud, *Briefe 1873-1939*, Frankfurt am Main, : 413-415.

GERNDT, H. Ed.
1987, *Volkskunde und Nationalsozialismus. Referate und Diskussionen einer Tagung der Deutschen Gesellschaft für Volkskunde, München, 23. bis 25. Oktober 1986*, München, Münchener Verein für Volkskunde.

HAAAG, J.
1980, « Marginal Men and the Dream of the Reich : Eight Austrian National-Catholic Intellectuals, 1918-1938 », in : S.U. LARSEN, B. HAGTVET & J.P. MYKLEBUST, eds., *Who were the Fascists ?*, Oslo.

HECHT, G.
1937, « Die Bedeutung des Rassengedankens in der Kolonialpolitik ». *Deutscher Kolonial-Dienst* 2. (11), (12).

HEER, F.
1967, *Gottes erste Liebe*, München u. Eßlingen.

KÖRBER, R. & PUGEL, T.
1935, *Antisemitismus der Welt in Wort und Bild*, Dresden.

LESSONA, A.
1939, « Ragioni di solidarietà europea. Avvenire e difesa della civiltà europea in Africa », in : *Atti dell'VIII Convegno della Reale Accademia d'Italia (Roma, 4-11 Ottobre 1938-XVI)*, Fondazione Alessandro Volta, Roma. Bd. II : 1451-1457.

LOSPINOSO, M.
1977 « Gli studi ethnologici in Italia all'epoca della conquista etiopica : l'VIII Convegno "A. Volta" », in : *Matrici culturali del fascismo*. Università di Bari, Facoltà delle Lettere e Filosofia, Bari.

MÜLLER-HILL, B.
1984, *Tödliche Wissenschaft. Die Aussonderung von Juden, Zigeunern und Geisteskranken 1933-1945*, Reinbek bei Hamburg.

OLENDER, M.
1987, "The Indo-European mirror: Monotheism and polytheism (J.G. HERDER, E. RENAN, A. PICTET, F. M. MÜLLER and R.F. GRAU)". *History and Anthropology* 3, pp. 327-374.

PICTET, A.
1877, *Les origines indo-européennes ou les Aryas primitifs. Essai de paléontologie linguistique*. 2^e Ed., I-III, Paris, Librairie Sandoz et Fischbacher.

RIVERA, A.
1977, « Etnologia e fascismo. Alcune note sul rapporto tra antropologia e propaganda fascista negli anni dell'aggressione all'Etiopia », in : *Matrici culturali del fascismo*, Università di Bari, Facoltà delle Lettere e Filosofia, Bari.

RODENWALDT, E.
1939, « Rassenhygiene und Kolonialpolitik. Nationalsozialistische Rassenerkenntnis als Grundlage für die koloniale Betätigung des neuen Europas », *Deutscher Kolonial-Dienst* 4 (7).

SCHEBESTA, P.
1927, « Kritik von S. Knothe : Die Lage der Eingeborenen Südafrikas in sozialer und politischer Hinsicht », in : *Mitteilungen aus den deutschen Schutzgebieten*, 34. Bd., (1) : 40 sq. *Anthropos* (22) : 621-622.